

Ces statues sont colorées, ce qui nous paraît aussi indispensable sur le bois que ce serait antiartistique sur la pierre ou sur le marbre.

On a dit, de l'art espagnol, qu'il est brutal. Il est, sans aucun doute, d'une certaine violence, mais qui nous semble en harmonie avec la mâle énergie du caractère national. Il serait peut-être plus exact de dire qu'il est, avant tout, réaliste, exception faite du grand idéaliste Murillo. Très éloigné, sous ce rapport, de l'art italien qui idéalisait ses sujets, l'art espagnol, au contraire s'est ingénié à rester réel et à garder le milieu entre le spiritualisme et le matérialisme. La vérité de certains tableaux espagnols nous choque parce que les sujets en sont repoussants : condamnés torturés, martyrs écorchés, etc.

En sculpture, notre appréciation, à mon compagnon comme à moi, a été plus d'une fois défavorablement influencée par la surprise pénible que nous avons éprouvée à voir des yeux d'émail à une statue et surtout une perruque à un crucifix. L'Espagnol, au contraire, ne manquera pas de nous opposer des raisons qu'il trouve excellentes pour nous démontrer que le suprême de l'art, c'est d'imiter aussi complètement que possible la nature.

Sans aller jusqu'à la perruque aux statues, nous avons compris, en face de celles de Séville, la couleur qui leur donne la vie, préférable, comme art, à nos yeux, à la sculpture polychrome, bien que celle-ci nous vienne de l'antique.

Bien avant la naissance, au quatorzième et au quinzième siècle, de la sculpture espagnole, l'Espagne possédait comme elle possède encore dans ses églises, des statues informes, habillées. Il est donc tout naturel que, pour les remplacer sans choquer le goût du public habitué à les voir, les artistes en aient reproduit l'aspect en sculptures sur bois, profondément fouillées et largement drapées. D'ailleurs, l'Espagne, ravagée par des Arabes iconoclastes, ennemis, par religion, de la reproduction de la forme humaine, avait détruit les œuvres des romains qui, avant leur invasion, possédaient la Péninsule. Elle n'avait donc plus de types de l'art antique pour s'en inspirer ou les reproduire. L'élan artistique ayant été donné par la sculpture sur bois, ce fut bientôt au bronze et au fer que s'attaquèrent les artistes, en les fondant, les tordant, les ciselant, les martelant à l'envi les uns des autres.

Grâce à cette entraînant émulacion, une pléiade d'éminents artistes se fit jour et remplit des centaines de villes, même des plus petites, d'œuvres dont nos plus belles cathédrales seraient fières. Aussi, l'Espagne sera-t-elle une mine de richesses artistiques d'un intérêt inépuisable pour le voyageur, au fur et à mesure que les chemins de fer et les moyens de communication rendront possible un court séjour dans les stations de ses lignes et dans les bourgades qui s'y relieront.

On vend à Séville un « Guide des étrangers » que son auteur a cru écrire en français et dans lequel on lit la piquante appréciation ci-après de la capitale de l'Andalousie :

« Séville est un temple des arts libéraux. A l'égard
« de la peinture, cette ville a toujours joint le pri-
« vilège de souffler à ses natifs des inspirations
« extraordinaires. Nous en ignorons la cause. Est-
« ce la calme transparence du ciel ? Est-ce l'activité
« des rayons solaires ? Est-ce, enfin, la force de la
« végétation qui couronne la terre de fleurs ? Nous
« n'en savons mot, mais nous voyons que Séville a
« une école de peinture qui paraît naturelle. Qui-
« conque prend ici le pinceau il peint d'une ma-
« nière qui devient impossible sous les autres lati-
« tudes du globe. L'étendue très bornée de notre
« petit ouvrage nous empêche de réfléchir sur ce
« phénomène et sur ses causes. Nous ne pouvons
« qu'exposer les faits sans en tirer les conséquences
« qui rempliraient des gros volumes. »

Sans y consacrer plus de deux ou trois lignes, nous pouvons tirer nous-mêmes du paragraphe ci-dessus, une « conséquence » qui intéresse ceux de nos lecteurs qui manient le pinceau et qu'un voyage en

Espagne doit tout particulièrement tenter. En effet, prendre le pinceau à Séville, purement et simplement, et peindre ensuite « comme on ne saurait le faire sous aucune autre latitude » nous paraît des plus encourageant.

Murillo, spécialement visé par « le Guide », comme le chef de l'école sévillanne, jouit de sa statue sur la place du Musée mais ; Christophe Colomb, moins heureux, n'en a encore aucune, on me l'a affirmé, sur un point quelconque de l'Espagne, pas même à Cadix, près de laquelle il s'embarqua à la recherche de l'Amérique.

Je me suis déjà beaucoup étendu sur Séville, en croyant ne pouvoir moins faire à propos de la ville la plus intéressante de toute l'Espagne. Je ne m'y étendrai donc pas davantage. Qu'il me suffise d'ajouter quel'on pourrait y consacrer plusieurs semaines, comme le font certains étrangers libres de leur temps, à visiter bien d'autres attractions que j'ai passées sous silence : monuments divers, églises nombreuses, promenades, théâtres, collections, bibliothèques, etc., sans compter ses environs.

Un devoir auquel on ne peut faillir, c'est celui des commissions dont on a été chargé au départ :

— Ne manquez pas de nous rapporter un couteau catalan, de la coutellerie et de bonnes plumes de Tolède...

— Surtout n'oubliez pas des boléros de Séville, du cuir de Cordoue... de la dentelle espagnole...

Aussi, si l'on a couru les magasins, je vous le demande?

Le cuir de Cordoue étant inconnu à Cordoue même, comme nous l'avons déjà dit, je n'en ai pas cherché à Séville, mais j'y ai fouillé vainement un magasin de musique : tous auteurs français traduits, sur la couverture, en espagnol, absolument comme sur les affiches pour les spectacles de comédies ou d'opérettes. De leur côté, nos voyageuses, tout comme à Madrid et à Grenade, avaient, en vain, cherché de la dentelle espagnole. On ne fabrique et on ne vend en Espagne que des mantilles. Toute autre dentelle *espagnole* est originaire de France.

On n'avait pas songé à me demander des jarretières. Faute de mieux, il me fallait donc y recourir, si je voulais rapporter d'Andalousie un produit national authentique. On m'en fit voir, d'abord, garnies de devises brodées, de volants et de collerettes. Me défiant de la devise, qui pouvait être plus décollée que la collerette, je jetai mon dévolu sur un genre plus sérieux : un double serpent métallique. Par sa concordance avec le nom de notre rue (*des Serpents*) ce ne pouvait être qu'un article réellement espagnol, celui-là ! Je l'enlevai donc ! Vingt-quatre heures ne s'étaient pas écoulées qu'en l'examinant de plus près, je découvrais sur sa plaque de fermeture, l'adresse de son fabricant... *anglais*.

Relativement aux souvenirs de voyage, nous ne pouvions plus guère compter que sur Tolède. Y

serions-nous plus heureux? Nous dûmes nous contenter d'en conserver la douce espérance!

* * *

Avant de quitter l'Andalousie, peut-être à tout jamais, j'ai voulu revoir ses *patios*. Avec une indiscretion qu'on pardonne volontiers à l'étranger qui a besoin d'un renseignement, je me suis fait ouvrir certaines portes adorablement ouvragées, au travers desquelles j'entrevois les plus poétiques demeures. C'est ainsi que j'ai pu contempler, comme à Cordoue, de véritables petits coins du Paradis et en savourer le charme intime. Une fontaine jaillissante, au centre d'une vasque de marbre ou de bronze, y entretenait une délicieuse fraîcheur embaumée par l'arôme de jasmins grimant aux colonnades, par le parfum d'orangers perpétuellement en fleurs et par les subtiles exhalaisons de toutes les plantes qui couronnaient les arcades.

Pour bien me pénétrer de l'enchantement de ces retraites idéales, j'évoquais la brûlante chaleur des journées d'été et je me rendais compte des sensations délicieuses qu'y doivent éprouver leurs possesseurs quand ils y veillent, à la douce clarté de leurs lampes, sous le manteau étoilé de la nuit!

DE [SÉVILLE A TOLÈDE

AVANT DE QUITTER SÉVILLE. — MODES, COUTUMES, COSTUMES ET USAGES. — DÉPART DE SÉVILLE. — DE SÉVILLE A CORDOUE. BAILEN. — ENTRE CORDOUE ET TOLÈDE.

Le jour de notre départ j'avais eu, selon mon habitude, la précaution de réclamer, dès le matin, nos notes d'hôtel. Lorsqu'elles nous furent remises, leur total nous stupéfia. Nous étions taxés à raison de trente et quelques francs par jour et par personne. Le propriétaire de l'*Europa*, immédiatement appelé, ne se souvenait plus du tout des conditions établies par lui avec nos ambassadrices qui sanctionnaient notre réclamation de leur présence et de leurs affirmations.

C'était, disait-il, le prix *du moment*, et il n'y avait absolument rien à en rabattre, pas même sur la note de la *lavandera*, dont le blanchissage coûtait presque autant que la valeur du linge. — Bref, suivant lui, toute discussion était superflue ; il fallait payer.

— Vous vous trompez, lui riposta mon compagnon. Nous ne paierons pas ! Néanmoins, comme nous tenons à partir, et avec nos valises, que cela vous plaise ou non, nous déposerons à l'alcade de la ville ce que vous exigez, en attendant que la question soit tranchée ?

— Pour votre gouverne, ajoutai-je en lui remettant ma carte, j'appartiens à la Presse française. Je ne me contenterai pas d'y répéter, après M. Louis Ulbach, qu'en Espagne c'est Don Bazile qui fait les additions. Je vous prévien charitablement que si vous persistez dans vos exigences, je ferai publier le fait dans toute la France. Vous pourrez ensuite, sans crainte d'erreur dans vos additions, faire le relevé de ce que vous verrez descendre de Français dans votre établissement.

— Dam ! fit-il ébranlé, je conviens que le taux coté ne devait l'être que jusqu'au dernier jour de la foire.

— En aucunes façons ; il y a eu prix convenu dès le premier jour ; ces dames vous le rappellent et vous l'affirment. Acceptez-vous, oui ou non, le prix convenu : soixante francs par jour pour nous quatre ?

On accepta.

Si j'ai raconté ce fait, peu intéressant par lui-même, c'est pour vous mettre sur vos gardes, ô touristes mes frères, et que vous sachiez que, non contents en Espagne de débattre vos prix à l'avance, vous ferez bien, dès votre arrivée, de faire inscrire

les conditions convenues derrière une carte de l'hôtel, que vous conserverez, à défaut d'un contrat par devant notaire.

— Ne vous plaignez pas trop, nous disait un instant plus tard, un Français, maire d'un bourg du Loiret, qui avait entendu notre réclamation. J'ai été victime ici-même, à l'hôtel de Paris, d'une exploitation plus originale et contre laquelle, ne comprenant pas un mot d'espagnol, je n'ai pu me défendre.

J'étais convenu, reprit-il, de dix francs par nuit pour ma chambre. Malgré ce taux exorbitant, on m'a coté sur ma note un prix supérieur, en répondant à ma plainte : « que *les draps du lit* n'étaient pas compris dans le coût de la chambre! »

Rappelons, à ce propos, comme je le disais plus haut, l'illusion commune à un grand nombre de nos compatriotes qui s'imaginent que le français est compris partout.

Le contraire, est, à peu près, seul exact, surtout en Espagne, ce qui est, pour le voyageur, une source journalière de déboires et de mécomptes.

Là, comme en Allemagne ou en Italie, un Français, sauf exceptions, n'est pas compris. Cela me rappelle une anecdote qui m'est personnelle.

C'était en Bavière, à Regensburg. Fatigué de m'exprimer péniblement en allemand, j'avisai un magasin de tailleur portant ces mots : « *On parle français* ».

J'y entrai pour demander mon chemin. J'attendis avec d'autant plus de patience la personne appelée pour me parler mon langage, qu'elle devait, en le faisant, me rendre service. Enfin, un monsieur descendit, armé d'un mètre en cuir. Au lieu de répondre à mes questions, il promena son mètre sur mon individu jusqu'à ce que, recourant, de toute nécessité, à l'allemand, je l'informai, plus efficacement, du but de ma visite. Il voulut bien, alors seulement, me délivrer des enlacements de son mètre !

Dans son magasin, on ne comprenait, à part l'allemand, qu'une seule chose, en quelque langue que ce fût, c'est que, si l'on y entrait, c'était pour se faire prendre mesure d'un vêtement. Depuis cette époque je me défie autant des inscriptions « on parle français » que l'on peut être fondé à se défier, chez nous, des *English spoken here* ou des *Se habla Español*.

*
**

Avant de quitter Séville, il me reste à dire quelques mots sur les modes et les coutumes de l'Espagne en général et de l'Andalousie en particulier. Ce sujet ne comporte pas, quant aux modes, de longs développements.

La coiffure, un peu comme partout à l'étranger, a

résisté, chez la femme, à l'envahissement, presque invincible, des modes françaises ; et encore cette résistance a-t-elle été assez faible, jusques et y compris Madrid !

Menture
Dans le Guipuzcoa et les Castilles on rencontre encore les chapeaux, ou, du moins, les coiffures qui usurpent ce nom et qui font à la fois la gloire et le profit des modistes françaises. Jusqu'alors la jeunesse, seule, les a adoptées. Au sud de Madrid, comme dans toute l'Andalousie, la mantille règne sans rivalité ni compétition. La dentelle, noire ou blanche, selon la recherche apportée à la toilette, en est gracieusement drapée sur la tête et les épaules.

Beaucoup de dames et, notamment, les jeunes filles, dans les villes de l'Andalousie, sortent tête nue avec des fleurs naturelles, roses ou camélias, piquées au sommet de leur coiffure. On ne rencontre guère d'ouvrière, ni de bonne qui n'ait au moins une rose dans les cheveux.

Les Andalouses, au teint mat et chaud, à la prunelle ardente, ont généralement un air provocant qui attire les regards ; aussi, avec le goût qu'elles ont de se montrer, ainsi parées, à leur fenêtre, à leur balcon, et même, selon leur condition, sur le pas de leur porte, serait-on facilement enclin à les prendre pour des femmes galantes.

A la campagne, les femmes se coiffent d'un foulard de couleur voyante tranchant avec celle de leur châle ou de leur fichu de même qu'avec la nuance

claire de leur robe. La señora ne connaît guère davantage le costume de demi-teinte ; elle porte en ville une robe noire élégante ou de couleur très claire et sort l'éventail à la main, même au printemps, mais sans ombrelle. Des rues étroites et une température qui n'excède pas, en avril, 20 à 25 degrés à l'ombre, lui permettent, en cette saison, de ne point se préoccuper autrement du soleil.

Les hommes s'en préoccupent également si peu, qu'ils portaient tous, encore, le manteau à la Fra-Diavolo en le rejetant sur l'épaule gauche pour s'en faire un cache-nez et surtout pour en étaler coquettement, sur leur dos, l'éclatante doublure. Leur chapeau est semblable au nôtre, abstraction faite de notre affreux chapeau « habillé, » dit tuyau de poêle, dont on ne trouverait pas en Espagne un seul exemplaire.

A la campagne, seulement, le costume est resté national. La large ceinture drapée de laine rouge y est universellement portée. J'y ai même remarqué, dans toute sa pureté native, le costume de muletier de *Carmen* : la culotte boutonnée sous le genou, la veste courte et le *sombrero* par-dessus un foulard noué derrière la tête. Une couverture rayée, que le piéton porte jetée sur l'épaule, complète un ensemble qui est plus complètement pittoresque, plus pittoresquement complet lorsqu'on aperçoit un indigène, ainsi vêtu, monté sur une mule couverte de harnais et d'accessoires multicolores. On en rencontre sou-

vent sur les routes et sur les marchés, par l'excellente raison que l'on ne voyage pas en voiture en Espagne, si ce n'est en voiture publique. Je ne sais pas s'il existe un seul cabriolet dans toute la Péninsule. Je pense le contraire.

Je n'ai pas vu, en un mois, un seul véhicule sur les routes qui, d'ailleurs, ne sont pas communes et témoignent d'une circulation restreinte.

Les chevaux sont rares. Tous les transports qui ne se font pas par chemins de fer, se font à dos d'ânes ou de mules, ces dernières rasées à moitié corps, de l'épine dorsale jusqu'aux hanches. Ce n'est pas beau, mais c'est la coutume !

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA * * * CULTURA

JUNTA DE ANDALUCIA

Le costume des prêtres, à l'église, et des enfants de chœur, diffère essentiellement de celui usité chez nous. Les premiers portent un surplis qui ne descend que jusqu'à la taille et qu'accompagnent deux ailes flottantes tombant derrière les bras. Les seconds sont en noir ou en bleu de ciel.

Que ce soit pour un office mortuaire ou pour tout autre, on chercherait en vain, dans les églises, une chaise ou un banc pour s'y asseoir. On assiste aux offices à genoux ou assis sur les talons. Quelques élégantes se munissent d'un soupçon de pliant qu'elles dissimulent sous leurs jupes et à l'aide du-

quel elles combattent, de temps en temps, la fatigue d'une position voulue par l'usage.

Rien qu'à sa manière de faire le signe de la croix, on reconnaîtrait un Espagnol. Après s'être signé trois fois avec vélocité sur le front, sur la bouche et sur la poitrine, il termine en portant à la bouche son pouce qu'il embrasse.

Les usages à table diffèrent légèrement des nôtres.

On utilise, des deux mains à la fois, le couteau et la fourchette, comme le font les Chinois de leurs bâtonnets. On y boit l'eau et le vin le plus souvent sans les mélanger ; on prend, après le repas, le café additionné de lait, jamais d'eau-de-vie dont le petit verre, dans les cafés, se vend 75 centimes. *L'aguardiente*, l'eau-de-vie anisée espagnole, moins chère, l'est encore assez pour n'être pas abordable par l'ouvrier. Si l'État y perd une grande source de revenus, en revanche, l'ivrognerie, dans tout le royaume, est inconnue. La sobriété du peuple n'y est pas sans mérite, puisque le vin n'est pas cher et qu'il est extrêmement capiteux.

Presque tous les cafés des grandes villes possèdent un piano. On y prend donc, en musique, une consommation pour laquelle on a appelé « le garçon » en claquant des mains.

J'ai reçu, à table d'hôte, une leçon courtoise sur la façon dont on doit offrir en Espagne le vin de Manzanilla. En emplissant les verres, j'avais manqué, à mon insu, à la politesse qui oblige à n'y ver-

ser que la moitié de leur contenant. Quelques habiles mettent à profit cet usage pour faire preuve d'adresse, en lançant verticalement en l'air le contenu de leur verre et l'y recevant ensuite avant de le boire.

* * *

Lorsque l'omnibus de l'hôtel nous déposa à la gare, nous nous aperçûmes que ce n'était pas celle par laquelle nous étions arrivés. L'indicateur, comme on le devine, ne nous en avait pas informés. Cela ne faisait pas l'affaire de M. C..., dont la malle, longtemps égarée, n'avait pu encore lui être utile ; elle l'attendait à l'autre gare. L'abandonner, alors que le besoin en était le plus impérieux, on n'y pouvait songer. Quant à nous, nous ne pouvions retarder notre retour de deux jours de plus, dans l'attente du prochain express. C'en était donc assez pour rompre notre accord, si heureux, d'un voyage en commun.

— Tentons l'impossible, dit-il, en informant, par signes, le chef de gare de sa résolution ; puis, avisant un cocher de la station : Dix pesetas de bonnetain, lui cria-t-il, en lui montrant son récépissé de bagage, si je suis de retour à temps avec mon colis !

Le cocher ne comprenait pas un mot de français ; mais, avec l'intuition que la vue d'un pourboire d'un demi-louis inspire à tout être un peu intelli-

gent, il devina, et détala comme un trait, après que nous eûmes échangé avec nos compagnons une dernière poignée de mains que nous pensions bien sceller un dernier adieu.

Surveillant, de la portière de notre wagon, la place du débarcadère en même temps que l'horloge, nous voyions bien courir l'aiguille de celle-ci... mais la voiture, point !

6 h. 15... le train va partir... 6 h. 20... Un coup de sifflet retentit. En même temps, une voiture, comme un ouragan, débouche en face de la gare. Un signe est fait au mécanicien... Ce sont nos voyageurs pour lesquels, c'est évident, le chef de gare, ému de leur situation, a retardé le départ.

— Oh ! les bagages, fit C..., en engouffrant sa femme avec lui dans notre compartiment. Et tout ça, pour complaire à ma femme... J'avais cependant bien juré de n'en pas prendre !

Nous voyant éclater de rire : Heureux mortel, reprit-il, vous n'en avez pas !

— Ah ! très bien... C'est de bagages dont il est question. En effet, nous n'en avons pas.

C'était exact. Nous n'avions pas de colis enregistrés. L'expérience m'a enseigné que, si l'on ne peut, à l'exemple du colimaçon tout emporter sur soi, il faut, si l'on considère une caisse comme strictement indispensable, l'expédier à l'avance, *en gare* dans telle ville. A moins de fausse destination, fort possible, on y pourra puiser ou échanger ainsi ce

qu'exigèrent les nécessités du moment, et l'on renouvellera périodiquement le même mode d'opérer, en raison de son itinéraire. Le supplément de frais, qui en sera la conséquence, sera compensé, dans une large mesure, par l'absence des désagréments coûteux et des déboires de tous genres auxquels donne naissance le bagage.

Coupant court aux doléances que justifiait trop bien le sempiternel sujet en question : Adieu Séville, m'écriai-je ! Puissè-je te revoir un jour, capitale de cette Andalousie d'où j'emporte de plus beaux souvenirs que n'ont pu m'en laisser Naples, même, et son golfe enchanteur !

— En vérité, insinua doucement Mme C..., je n'aurais jamais cru que rapporter une paire de jarretières pût inspirer un pareil lyrisme !

* * *

On a bien vite chassé tout souci et repris sèssens, un instant troublés, en aspirant, penchés aux fenêtres, l'air balsamique de la campagne.

A gauche, au pied de jolies collines couvertes d'oliviers, nous passons devant la place où fut *Italica*, la patrie célèbre des empereurs romains Théodose, Adrien et Trajan. Aux environs, l'indomptable puissance d'expansion de la nature se fait jour sous les formes que nous avons déjà admi-

rées et décrites. Les dards acérés des nopals et les lances féroces des aloès se livrent bataille jusque sur les chemins et sur les bords de la voie. Plus loin, à cinq cents mètres environ, serpente le Guadalquivir que nous cotoierons longtemps, arrosant de belles plaines plantées d'oliviers, de pins parasols et aussi de palmiers nains qui envahissent le sol partout où le laboureur ne sait pas le leur disputer. Au delà, dernier plan d'un admirable tableau, se profile la sombre chaîne de la Sierra Morena.

Après avoir traversé un très beau pont en fer de 256 mètres, la voie passe sur la rive droite du fleuve et pénètre dans une contrée dont le climat favorise spécialement la culture des mûriers et des orangers. Je note, à la station de *Nora*, un site extrêmement pittoresque. Nous franchissons une gorge que parcourt un torrent qui s'étend jusqu'aux contreforts de la Sierra. C'est en regrettant de ne pouvoir l'explorer que nous avons aperçu, mais trop rapidement, les ruines d'un château qui, en couronnant un groupe de rochers, en défendait l'approche.

Un village voisin, *Penafior*, égaie le panorama, de son église et de sa jolie tour d'architecture romane.

En face de *Palma*, qui vient ensuite, on nous apprend que ses orangers, dont les fleurs embaument l'atmosphère, fournissent des fruits non moins renommés que ceux de son homonyme de l'île Majorque. En déplorant de n'en pouvoir juger que

par ouï-dire, nous voyons arriver le soir en même temps que Cordoue.

Peu nous importe ici que la nuit nous dérobe la vue de la campagne, puisque nous allons parcourir précisément, jusqu'au matin, la partie du trajet que nous avons faite déjà en plein jour, et que nous verrons, en revanche, se lever le soleil sur le début du parcours que nous avons fait en sens inverse dans les ténèbres. C'est alors que, mieux éclairés qu'on ne l'est dans nos wagons français, ce qui, je l'avoue, n'est pas difficile, l'encrier de poche réapparaît en compagnie du carnet de notes à mettre « à jour ».

De ceux qui m'entourent, les uns cherchent le sommeil que d'autres ont déjà trouvé. Faute de pouvoir regarder au dehors, on regarde en dedans, les paupières closes, ces fenêtres de l'âme, a dit un poète, ou bien encore dans le passé où il y a toujours tant à voir, près de Bailen surtout dont le nom rappelle, à des époques bien éloignées, trois batailles de chacune desquelles dépendait le sort de l'Espagne.

La première fois, 226 ans avant l'ère chrétienne, ici même où nous passons, Publius Scipion, à la tête de 45,000 fantassins et de 3,000 cavaliers, y battit 74,000 Carthaginois commandés par Asdrubal, lui tua 8,000 hommes et emmena en esclavage 12,000 prisonniers.

La seconde fois, ce fut en 1812. Les Maures, refoulés des plaines de la Manche, possédaient encore

tout l'Andalousie dont les approches étaient défendues par eux, dans la Sierra Morena, par des roches amoncelées dans tous les passages. Leur armée campait dans la plaine de *las Novas*, qui s'étend au pied du col que franchit la voie ferrée, pendant que les forces espagnoles et portugaises, d'environ cent mille hommes, sous le commandement supérieur d'Alphonse VIII, purent, grâce à la direction d'un pâtre, tourner les obstacles par un sentier inconnu de l'ennemi et arriver inopinément en sa présence.

Le 12 juillet, toute l'armée des trois royaumes, Castille, Navarre et Aragon, leurs rois à leur tête, plus leurs alliés, après avoir communié, s'élancèrent sur les infidèles. Le choc fut terrible. Le centre espagnol d'abord plia; mais, soutenu par l'arrière-garde de la chevalerie, il reprit l'offensive. La seconde attaque des chrétiens jeta le désordre dans les rangs des musulmans. Mohammed-al-Nassar, qui les commandait, occupait, sur une éminence, le centre d'un retranchement protégé par un cercle de chaînes contre les charges de la cavalerie. Vaine précaution! Lorsque la débandade des troupes en plaine fut assurée, les efforts des chrétiens se portèrent sur le camp maure dont ils parvinrent à briser les chaînes. Dès lors, la défaite dégénéra en déroute et en carnage des musulmans, à tel point, dit la chronique, qu'ils laissèrent deux cent mille cadavres sur un espace de quatre lieues. Mohammed, qui, jusque-là, avait suivi les péripéties de la bataille, assis sur son

bouclier, n'eut que le temps de s'élaner sur son cheval, à la vitesse duquel il dut son salut, et ne s'arrêta qu'à Jaen.

C'est ainsi qu'après plus de quatre siècles écoulés depuis leur envahissement de l'Espagne, les Arabes virent commencer le déclin de leur puissance, et qu'enfin, mais près de trois siècles encore plus tard, la prise de Grenade, en 1492, purgea définitivement le sol espagnol de leur présence.

La troisième fois, ce fut, à 596 ans de distance de la seconde, le même mois et presque le même jour.

Cordoue, quelques jours avant, avait été mise à sac et pillée par les soldats français du général Dupont, à la suite d'un combat, a écrit M. Thiers, qui dégénéra en un véritable brigandage. C'est sous l'impression toute récente de l'exaspération produite par cet événement sur les Espagnols, que leur armée, forte de 25,000 hommes, rencontra, le 20 juillet 1808, près de Bailen, la division du général Dupont que rejoignit la division Vedel sans que le premier puisât, dans ce renfort, la résolution de percer, coûte que coûte, les lignes ennemies.

Devant ces dernières, les deux divisions mirent bas les armes, en plaine, par une capitulation dont le souvenir est néfaste pour tout cœur français, mais dont les conditions, il faut l'ajouter, furent violées ensuite de la manière la plus indigne par les Espagnols.

* * *

Nous venons de dépasser, à 1,000 mètres d'altitude, la *Venta de Cardañas* où la voie a évité prudemment le défilé de *Despeña perros*, autrefois célèbre par ses bandits. Je vous certifie que je n'y ai guère songé à ces derniers, mais bien, au contraire, à Don Quichotte qui, d'après Cervantès, y fut amené, au sortir de son désert, par le curé Cardenio et Dorothee.

Avec un peu d'imagination, cependant, on pourrait prendre pour des bandits accroupis, embusqués, les chênes nains qui font tache noire sur les pentes voisines. La lune, précisément, éclaire de lueurs qui voudraient être sinistres, et que je ne trouve que poétiques, des gorges sauvages, des ravins et des précipices profonds que franchissent successivement douze ponts en tôle. Leur traversée assourdissante accompagne magnifiquement, avec le sifflet de la locomotive, la vue des rocs déchirés, comme taillés à coups de hache.

Le jour commençait à poindre lorsque nous descendîmes le revers nord de la Sierra Morena, dont les pentes sont moins rapides que celles du versant opposé.

Après *Val de Peñas*, dont les vins renommés se boivent dans toute l'Espagne, le soleil se levait et

illuminait au loin les plaines de la Manche qui est aussi plate, aussi nue que sa liquide homonyme.

Voici *Armagasilla*, où vécut et mourut le bon chevalier Don Quichotte. J'aperçois des moulins à vent, les descendants, peut-être, de ceux contre lesquels s'escrima le héros qui venait d'être armé chevalier près du bourg voisin de cette station.

Encore des gendarmes !

Ceux-ci ne portent plus, comme ceux de l'Andalousie, le chapeau de toile blanche qui les garantit des ardeurs du soleil et qui, avec son appendice flottant sur la nuque, leur donne l'aspect de figurants d'opérette.

Un commissaire de surveillance, me dit un voisin qui ronflait tout à l'heure, ferait bien mieux notre affaire. Mais, comment y songerait-on dans un pays où le favoritisme règne en maître ? En voulez-vous la preuve, ajouta-t-il ? Vous me demandez pourquoi le train s'arrête, en l'absence d'une station, en face d'un poteau étiqueté : *Apeadero* (halte) ? C'est tout simplement parce qu'il a suffi à un personnage influent de verser à la Compagnie une somme de 1,500 francs pour obtenir que les trains s'arrêtassent à ce point de la voie désigné par lui. Cette somme lui a été échangée contre sa valeur en billets valables pour l'année et le parcours indiqué. Mieux que cela ; vous plaît-il, comme à ce chasseur qui descend ici, de faire arrêter le train en plein champ, où vous voudrez ? Il vous suffira, à la prochaine station, de

glisser un *douro* (cinq francs), dans la main du chef de gare ou même du chef de train. Le mécanicien, qui partage l'aubaine, sera prévenu, et tout se passera sans difficulté.

— Et si le fait, comme c'est probable, était dénoncé ?

— Pourquoi faire ? On trouverait un ami assez bien avec le Pouvoir pour obliger la compagnie, qui est sous sa dépendance, à étouffer l'affaire. Je suis agent de cette ligne, quoique Français, et vous le dis, conséquemment, en connaissance de cause. Tout se passe ici en famille !

Mais voici qui est plus drôle et qui prouve que le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable :

Sur la ligne de Cadix, il n'y a pas de cela bien longtemps, un troupeau de chèvres, comme on en rencontre souvent dans le midi, s'était engagé sur la voie, qui est partout ouverte, sans haies ni barrières. Le chevrier, en entendant siffler le train, voulut en éloigner ses chèvres ; mais, comme de l'herbe sur la voie y retenait ses bêtes, celles qu'il avait fait passer revenaient brouter pendant qu'il s'occupait des autres. Pour ne pas écraser le troupeau, le mécanicien arrêta le train. Ce qui est plus joli et qui ferait un sujet original de tableau, c'est que les voyageurs durent descendre de wagon et prêter assistance au chevrier pour chasser les chèvres et permettre au train de reprendre sa marche.

Je tiens ce récit d'un voyageur qui en a été acteur et témoin.

Manzanarès, où nous passions au soleil levant, est une jolie ville d'où émerge le clocher de son église gothique. Les campagnes qui l'entourent sont une véritable oasis entre la montagne et le désert que l'on traverse ensuite. Les malheureux cultivateurs de ces terrains y rassemblent, en petits tas, les grosses pierres calcaires qui encombrant leurs maigres champs et qui couvrent ainsi au moins un vingtième de leur surface. Pauvres agriculteurs ! C'est à propos des terres incultes de cette partie de l'Espagne qu'a vu le jour ce proverbe que les Espagnols prétendent avoir oublié depuis longtemps : « L'alouette qui veut traverser les Castilles doit, avec elle, emporter son grain. »

Qui se douterait, en traversant ces déserts improductifs qui occupent les deux tiers de l'Espagne, que leur sol était si riche, du temps de Pline le naturaliste, qu'il en a vanté la magnificence des récoltes, aussi bien en blé qu'en huiles et en fruits ?

Tout barbares qu'étaient les Wisigoths, c'est-à-dire les Goths de l'Ouest, envahisseurs de l'Espagne au v^e siècle, ils l'étaient moins que les Francs de la même époque. Ariens ou catholiques, beaucoup plus civilisés, conséquemment, que les autres tribus germaniques restées idolâtres, ils surent conserver, des Romains, un héritage arable qu'ils améliorèrent et transmirent, à leur tour, aux Maures. Ces der-

niers, que l'on a trop souvent cités comme les initiateurs du progrès en Espagne, se montrèrent-ils, sous ce rapport, supérieurs aux Wisigoths? Il est permis d'en douter. A part l'importation de leur élégante architecture, ils furent peut-être plus nuisibles à leur conquête que leurs prédécesseurs. N'est-ce pas à eux, en effet, que l'on doit la destruction des arbres dont la rareté est constatée actuellement encore par tout voyageur qui parcourt la Péninsule? En procédant à cette destruction sauvage, les Maures avaient pour but d'écarter les oiseaux et de protéger ainsi l'agriculture. Plus intelligents, les Wisigoths avaient, au contraire, non seulement planté des forêts et des arbres fruitiers, mais ils avaient frappé d'une amende celui qui détruisait un arbre sans la permission de son propriétaire. De même, celui qui endommageait un cep de vigne était tenu d'en replanter deux.

Depuis, on a voulu apporter un remède à cette situation et arriver à un reboisement, en ordonnant à chaque habitant de planter cinq arbres par an. Mais, loin de tenir compte de cette ordonnance, on a continué à considérer les arbres comme les protecteurs des oiseaux « ces mangeurs de grain », selon l'opinion populaire, et l'on a poursuivi, comme précédemment, l'extermination de ces derniers. Aussi, la campagne est-elle dénuée de cet aspect riant que nous sommes habitués à lui connaître. En la parcourant, on croirait, même au milieu des par-

M. M. M.

ties les plus cultivées, parcourir un désert. Les mesures des rares villages confondent leur teinte de grisaille avec celle du sol. De loin, les villes elles-mêmes paraissent faire partie des rochers qui les environnent.

Cette situation, je l'ai dit, n'est pas seulement celle des provinces que nous traversons. La crise agricole sévit partout, surtout en Aragon, à un point tel que quatorze mille de ses habitants en ont émigré, en un mois, pour Buenos-Ayres. Ce ne sont donc pas, comme on l'a prétendu, les bras qui font défaut.

Des causes multiples concourent à un même résultat. La propriété est trop divisée. En Estremadure, par exemple, les propriétaires préfèrent, par inertie, louer à vil prix leurs terrains, en pâturages qui ne profitent qu'à quelques misérables habitants, plutôt que d'y chercher une production de céréales qui pourrait nourrir et enrichir le tiers de la population du royaume.

En outre, les cultivateurs actuels sont plus qu'arriérés, puisqu'ils n'ont plus les connaissances pratiques qu'avaient, il y a plusieurs siècles, les Arabes. Ils n'aménagent leurs champs que par tiers. Une partie seule estensemencée; une autre est hersée pour les semailles de l'année suivante; la dernière est livrée aux pâturages. Seuls, les terrains qui avoisinent les villages sont cultivés annuellement, et, encore, avec une fumure insuffisante.

J'achevais de noter ces renseignements que me donnait un habitant éclairé du pays, lorsque le train, en s'arrêtant, nous fournit un nouveau sujet d'étonnement. Pour le narrer, j'adjure ma plume de se pénétrer le moins possible de son sujet, à la Zola, et de ne rien exhiler, surtout, qui ressemble à une plainte sur un usage dont chacun sentira tout le mérite.

Les trains espagnols possèdent un wagon dont les commodités sont appréciées à leur juste valeur, puisque, entre une station et une autre, on peut y échanger son siège contre un autre d'une nécessité plus urgente. Je croyais qu'à ce bienfait, trop souvent ignoré sur nos lignes, se bornait, en ce pays, la sollicitude des compagnies. Je me trompais singulièrement, comme vous allez le voir.

Curieux comme un reporter qui flaire partout ce qui pourra motiver une note sur son carnet, je considérais, depuis quelques instants, une place qu'occupait une dame en face de moi ; ou, plutôt, je regardais curieusement, au-dessus de sa tête, une main dessinée avec l'index tourné verticalement de haut en bas. Très intrigué par ce dessin, j'attendis que ma voisine descendît un instant du train, pour satisfaire.... ma curiosité. Le coussin capitonné étant, par exception, divisé en deux parties, je rejetai de côté celle que désignait visiblement l'index... Une exclamation générale retentit dans notre compartiment ! Nous avions sous les yeux — je dis seu-

lement : sous les yeux — un... une... succursale de l'endroit que j'ai célébré plus haut !

Au même moment, précisément, la voyageuse remontait dans le train et fut fort confuse, on le comprend, en se rasant au même endroit, après la réintégration et interposition des objets en leurs lieu et place.

La conversation, elle aussi, reprit son train, mais, comme cela était inévitable, à propos de la question de cabinet. Ce fut presque une discussion intestine, dont chacun dut renoncer à trouver la solution. Appelé, à mon tour, à émettre une idée sur la question, je rappelai timidement, mais sans la moindre conviction, je l'avoue, le mot de cet agent que j'ai rapporté plus haut. Ici tout se passe en famille !

— Et quand on n'est pas en famille, m'objecte-t-on.

— Dame ! espérons que ça ne se passe pas du tout !

— On est moins heureux alors que dans les carabiniers du *Petit Faust* où, quand on n'a rien autre chose à embrasser, on embrasse... une carrière.

— Mon cas est adéquat, répond mon compagnon de voyage, — priseur acharné en temps ordinaire et antiquaire, amateur de beaux-arts en tous temps. — J'ai prisé en ce pays plus d'un utile enseignement ; j'y ai prisé déjà quantité d'œuvres d'art. Mais, du tabac ? Pas un grain ! Je n'ai pas passé devant un *estanco* sans y entrer en demander. Rien, nulle part. *On ne prise pas en Espagne !* J'en ai été réduit

à écraser des petites feuilles sèches de tabac de cigarettes, pour essayer de donner le change à mon nez, bien provisoirement, car nous n'en sommes contents ni l'un ni l'autre. La seule fois, — à Séville — que j'ai cru trouver du tabac à priser, on m'a livré, j'en suis convaincu, de la poudre insecticide en boîte de fer blanc. La prochaine fois, mieux renseigné, je remplacerai, dans ma valise, mes tablettes de bouillon, inutiles, par du tabac à priser, indispensable.

Dans son trouble, la voyageuse, en cherchant tout d'abord à se caser ailleurs, avait renversé mon encrier de poche posé sur le drap gris-clair de la banquette. Pour comble de déveine, la portière, en s'ouvrant au même instant, livrait passage au contrôleur du train. Je n'eus que le temps de m'asseoir sur le corps du délit. Avec la rapidité électrique qu'a la pensée, j'avais fait, en une seconde, cette réflexion : qu'une compagnie de chemin de fer, par le motif qu'elle abrite ses clients la nuit, et qu'elle met, par hasard, des buffets insuffisants à leur disposition, peut s'assimiler à un hôtel. Je devais donc redouter qu'en qualité d'hôtel espagnol la compagnie me fît, pour une tache d'encre, payer toute la garniture du compartiment. Avec la même logique, d'ailleurs, n'avais-je pas, la veille même à Séville, artistement enseveli dans les replis de mon moustiquaire, la large tache de mon sang due à mon écrasement d'un moustique ? Sans cette précaution, n'étais-je pas sûr que la célèbre note se serait grossie de la valeur du mous-

tiquaire, ou de son blanchissage, ce qui fût revenu au même quant au total.

J'étais donc resté stoïquement assis sur mon encrier et sur ses œuvres géographiques, en dépit des conséquences qui devaient s'ensuivre et que je sentais transpercer ma propre doublure... Et l'employé, nos carnets de circulation en main, feuilletait toujours !... Enfin, il s'éclipsa, ce qui me permit, en poussant un soupir de soulagement, de jeter négligemment un journal sur l'impression de voyage que je laissais à la compagnie.

Cet incident passé sans encombre, un autre devait bientôt lui succéder.

Nous devons, d'après l'indicateur officiel que j'avais acheté au départ, descendre, à 8 heures, à la station de *Castillejo* pour y prendre, à 9 h. 55, le train qui devait nous conduire à Tolède. Je surveillais donc attentivement notre arrivée à cette station, tout à la fois pour y descendre et pour y jouir préalablement de la vue de la vallée du Tage.

Or, je venais de faire la réflexion que nous avions traversé, dix minutes plus tôt, un cours d'eau et que nous courions toujours.

— Il n'y a cependant pas, me disais-je, plusieurs *Tages* dans les environs...

— Comment ! encore une station dépassée sans nous y arrêter... C'est *Aranjuez* ; je l'ai reconnue. On a donc brûlé la nôtre.

Le contrôleur revenait, précisément, vers nous, ayant achevé son pointage.

— Conducteur, il paraît que chez vous on descend quand on veut. Nous voulons descendre !

Le conducteur s'approche ; je lui explique notre cas, tant bien que mal ; certes, beaucoup plus mal que bien. Enfin, je suis compris. Comprendre sa réponse, dam ! c'est tout autre chose. Autrement dit, c'est, comme partout, l'écueil de tout étranger qui parle insuffisamment une langue.

Ciempezueros, un nom qui revenait à chaque instant sur les lèvres de l'employé, était celui de la station à laquelle stoppait enfin notre train, en même temps que s'y arrêtaient celui qui, de Madrid, se rendait à Tolède. Nous devions donc le prendre. Nous n'eûmes que le temps, à contre-voie, de nous y précipiter, tout en remarquant que notre contrôleur nous signalait à son collègue. Notre prétention soumise, comme question de principes, à ce dernier, était celle d'être reconduits, sans supplément de prix, à Castillejo. Mais, le mot d'ordre avait été donné si exactement de bouche en bouche, que l'on nous fit, à cette station, payer les suppléments de route faits inutilement et cela, parce que la Compagnie a trouvé intelligent, sans se préoccuper de son indicateur, de supprimer un des arrêts les plus utiles de son express, puisqu'il mettait deux lignes en correspondance.

Nous payâmes, cette fois, sans observation. Quant à discuter, à l'étranger, avec les casquettes galonnées ou brodées, j'y ai renoncé depuis qu'il m'est arrivé certaine aventure assez drôle pour être rapportée.

C'était en Italie, alors que, peu édifié sur la nécessité d'en parler la langue, je n'en connaissais pas encore un traître mot, pas plus que l'ami qui m'accompagnait. Descendus à la station d'Alexandrie, en y remettant nos billets, d'un carton gris semblable à ceux de notre ligne du Nord, nous nous rendîmes dans un café de la ville. En y dégustant un verre de vin d'Asti : J'ai cru remarquer, me dit mon ami, que nous étions filés pendant le trajet de la gare jusqu'ici.

— Quelle idée ? lui répondis-je. C'est un honneur, en tous cas, dont je me soucierais peu !

A peine achevais-je ma réponse, qu'un gendarme flanqué d'une de ces casquettes galonnées que je trouve maintenant terribles, nous accosta. Ce que nous dit cette dernière, en brandissant un billet de place, je l'ignorais ; mais, fort de notre immaculée blancheur, je ripostai avec un accent vif et indigné, — sans être pour cela mieux compris, — qu'on voulût bien nous laisser tranquilles, *ce que voyant*, quoique sans le comprendre, on parut prêt à nous mettre la main au collet.

C'est alors qu'intervint, juste à temps, le cafetier qui, fort heureusement, parlait français. Mis, en deux mots, au courant de la réclamation, il nous informa que l'un de nous était accusé d'avoir fraudé la Compagnie en lui donnant un faux billet. Et, preuve convaincante à l'appui, on nous fit passer sous les yeux (c'est par là qu'on eût dû commencer), un

ticket, italien d'aspect, mais portant des mots incompréhensibles : *Corbie à Amiens*, etc. Un rire homérique salua cette ébouriffante accusation, bientôt réduite à néant lorsque, fouillant dans ma poche, j'en tirai le billet italien qu'un aspect identique m'avait fait confondre avec un ticket du Nord resté sur moi, oublié et sans emploi. Je le remis, enveloppé d'excuses, que l'autorité italienne consentit à humecter de vin d'Asti, en riant avec nous de la méprise et en trinquant : *Viva l'Italia! Viva la Francia!*

Il n'en est pas moins vrai que si nous n'étions pas tombés sur un cafetier comprenant notre langue, nous étions bel et bien arrêtés et mis, jusqu'à plus ample informé, au violon, un violon italien, je n'en disconviens pas, mais enfin dont nous n'aurions pas joué en artistes coutumiers de l'instrument ; moins encore en amateurs.

La moralité que j'ai tirée de cette aventure et que j'ai mise, depuis, en pratique, c'est qu'il est sage de ne voyager à l'étranger qu'après avoir appris à en baragouiner le moins mal possible la langue.

Pendant que j'ai écrit ce récit, nous avons couru à la vapeur, quoique tout doucement (26 kilomètres en une heure), le long des « bords heureux » du Tage, que la romance aurait dû faire rimer avec « limoneux » ; puis, le train épuisé d'une telle vitesse, s'est arrêté ! Nous étions à Tolède !

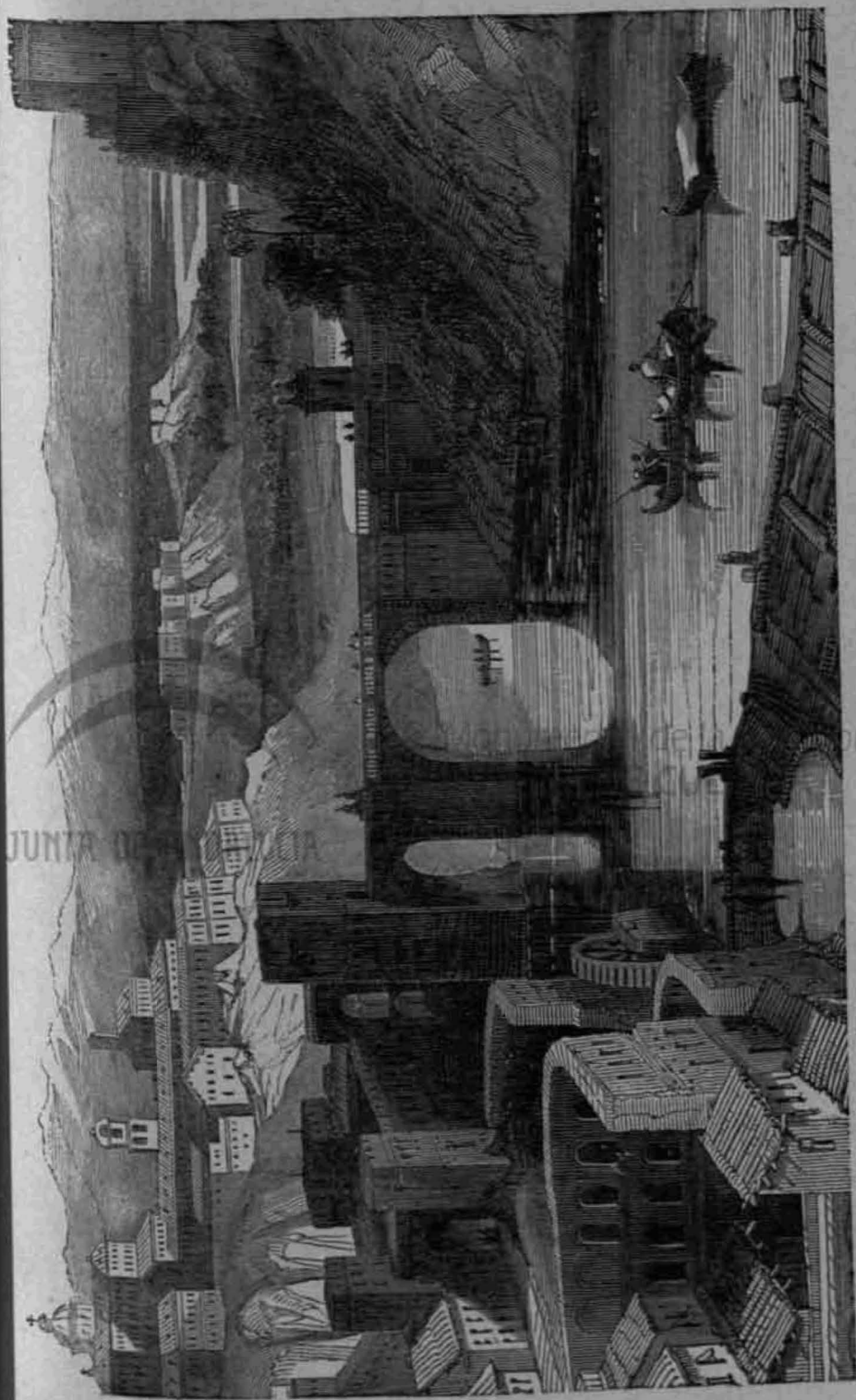
TOLEDE

LA FONDA DEL LINO. — LA CATHÉDRALE. — L'ALCAZAR INCENDIÉ.
PANORAMA. — PROMENADE ARTISTIQUE.

Nous étions donc à Tolède !

Une vieille ville, en vérité ; si vieille, que son origine se perd dans la nuit des temps, une nuit dont les ténèbres paraissent impénétrables. Pour ne pas craindre la concurrence comme ancienneté, une légende a attribué sa fondation à Adam ; une autre, à une colonie émigrée de la Judée, du temps de Nabuchodonosor. Je saute à pieds joints par-dessus les autres, en me contentant d'admettre ce que nous ont appris les historiens, en nous disant que Tolède est, incontestablement, une des plus anciennes villes du monde. Ce qui vaut mieux, comme brevet d'ancienneté, ce sont les preuves qu'elle nous en donnera quand nous la visiterons.

Pour le moment, contentons-nous d'admirer, de



TOLEDE. — ENTRÉE DE LA VILLE

loin, sa fière allure. Bâtie, comme Rome, sur sept collines dont le Tage baigne la base, les monuments dont elle est hérissée proclament sa gloire.

Admirons, dis-je, mais rapidement, car l'omnibus nous attend, vieille guimbarde qui a tenu à ne pas démentir la couleur pittoresque de l'entourage.

Le trajet à parcourir est court ; mais il donne la sensation de la classique diligence espagnole. Les six mules qui l'entraînent et qui auront à gravir tout à l'heure la côte, font danser leur ferraille, leurs pompons de laine et leurs harnais enluminés sur leurs corps demi-rasés. Leur *mayoral* est resté fidèle à la culotte courte, à la toque « en bord de flan » et à la large ceinture de laine rouge. Le *zagal* est encore là, comme jadis, grim pant, descendant et regrim pant, comme un écureuil, à l'arrière de la voiture, lorsque, par acquit de conscience, il a couru un moment à côté des mules qui n'en vont pas plus vite, malgré les encouragements que son fouet leur distribue. Pour se livrer à une pareille gymnastique, il faut être jeune. Le *zagal*, mouche du coche, est donc jeune. Aussi, conséquence inéluctable, il suit la mode, c'est-à-dire la déplorable victoire du costume moderne sur celui d'autrefois.

Remontant l'amorce de la route de Ciudad-Real, nous traversons le pont d'*Alcantara*, en ayant à peine le temps d'entrevoir, à son entrée, la lourde porte dont le ferma Charles-Quint ; à sa sortie une

tour octogone, et, au-dessous, les flots jaunes et rapides du Tage.

Bientôt, le *Zagal* se multipliant, nous gravissons la côte raide et longue qui serpente et du haut de laquelle on jouit d'un admirable panorama avant d'entrer dans Tolède.

Ne me demandez pas à quel hôtel nous allons descendre. Nous descendons où Dumas, Théophile Gautier, Desbarolles, sont descendus ; où vous descendrez vous-même, car à Tolède, ville de 17,500 habitants, que tout voyageur ne manque pas de visiter, il n'y a qu'un hôtel : *la Fonda del Lino*, une antique hôtellerie qui, peut-être, du passé n'a rien oublié, mais, en revanche, n'a rien appris, quant au présent et à ses nécessités. Certes, son personnel s'est plus d'une fois renouvelé, mais point son ameublement. Il s'en suit qu'on y voit de jeunes et jolis visages, ce qui n'est point pour déplaire ; mais aussi de vieux meubles et des tentures en lambeaux qui n'ont rien de flatteur.

J'ai entendu Mme C... dire que son propriétaire descendait bien certainement des croisés, et ma femme lui répondre : que cela lui paraissait très probable, puisque dans son établissement de simples araignées faisaient de même ? Vous pouvez donc vous douter de ce que, dans ces conditions, doit être le *Lino*, mobilièrement parlant.

Alexandre Dumas, grand créateur d'antithèses, a écrit que Tolède est la ville qui contient le plus

d'affamés et où l'on mange le mieux. En fait d'affamés, je n'ai pu faire connaissance qu'avec les chevaliers de la table... d'hôte. Ils paraissaient trouver, comme nous, qu'on mange bien au *Lino*, abstraction faite, s'il vous plaît, de ses poulets, avec cette circonstance atténuante qu'ils n'étaient, après tout, ni plus durs ni plus secs que les autres poulets de la Péninsule, ce qui, du reste, ne leur eût pas été possible.

Notre premier soin, en sortant du réseau de ruelles presque inextricable où gît la *Fonda*, fut de nous procurer un plan de la ville.

De plus en plus convaincu qu'il n'est pas de ville en Espagne qui ne possède sa place de *la Constitución*, j'en ai demandé, à tout hasard, le chemin, qu'on m'a enseigné aussitôt. Tolède a donc inévitablement la sienne, que vous pourrez appeler, aussi, de ses noms antérieurs : *Glorieta* ou *Zocodover*, sans être pour cela, moins bien compris. On ferait aussi bien d'écrire *Zocodaver*, de par l'étymologie suivante : Quand la mère de Charles-Quint, Jeanne la Folle, vint à Tolède, on lui nomma cette place, qu'elle traversait, de son nom d'alors : *Zoco* (milieu) approprié à sa situation. *Zoco, da ver*, dit-elle ; c'est-à-dire : *Le milieu, vraiment ?* et le nom, ainsi complété, resta, de ce jour, à cette place.

A peine a-t-on mis le pied dans Tolède, que la nécessité du plan s'y fait impérieusement sentir. Vous croiriez parcourir un récif madréporique, ou,

plus exactement, un monument à ciel-ouvert, dont les rues de la ville seraient les corridors et les dégagements. L'une descend comme un escalier de cave ; une autre, ascendante, se perd dans un portique, pour se retrouver au débouché d'une place, en quoi elle diffère du voyageur qui se perd souvent et ne se retrouve pas toujours dans le labyrinthe des angles et des courbes.

*
* *

Sans trop nous égarer dans cette ville merveilleuse, que j'ai baptisée du nom de musée en plein air, en écrivant à l'un de mes amis, nous sommes arrivés au palais de l'archevêque. En face de ce dernier, nous pénétrâmes dans le cloître de la cathédrale dont les murs sont couverts de grandes fresques admirablement conservées.

La façade principale de cette dernière comprend trois portails magnifiques, couverts de statuettes délicatement sculptées ; ils sont flanqués d'une tour, de style gothique, incrustée de ces faïences aux couleurs vives dont l'effet est si heureux dans les anciennes constructions espagnoles. Ce n'est pas par cette façade que nous entrerons dans la basilique, car, dans celle-ci, comme dans les précédentes par nous visitées, le *Coro* obstrue la nef centrale qu'il

est préférable d'aborder par les portes latérales pour mieux apprécier l'ensemble. Sept cent cinquante verrières de couleur y tamisent une lumière qui serait peut-être insuffisante dans notre climat brumeux, mais qui, dans ce pays du soleil, inspire, par sa douceur discrète, le recueillement, et provoque l'extase.

Dans la cathédrale de Séville, mon admiration croissante avait atteint un si haut degré que c'était le cas de dire, qu'après elle il n'y avait plus « qu'à tirer l'échelle ». Je me refusais donc à croire que la basilique de Tolède pût être plus riche que celle de Séville, en dépit du dicton national qui accorde à Oviedo la suprématie de la force, à Séville celle de la majesté et à Tolède celle de la richesse. Eh bien, j'avais tort ! Mon lecteur peut se rassurer. Je ne me propose pas de lui énumérer, encore moins de lui décrire tout ce que nous avons admiré dans cette dernière. Un écrivain, M. Perro, a consacré à ce labeur sept cent quarante-six pages, sans parvenir à y comprendre ce que deux siècles et demi d'un travail incessant ont accumulé de merveilles de tous genres dans cette église. Je me bornerai à motiver, par quelques détails sommaires, la stupéfaction que nous éprouvâmes à la lecture de ce poème de pierre, de marbre, de bois et d'or !

Le *coro*, à lui seul, absorberait toutes les expressions que notre langue pourrait me fournir pour formuler l'admiration jusqu'à l'éblouissement, l'en-

thousiasme jusqu'à l'attendrissement. La *sillera*, c'est-à-dire les rangées de stalles, représente des scènes du Nouveau-Testament et l'histoire de la prise de Grenade.

— Est-ce assez *amusant*, me dit mon compagnon? Qu'en dites-vous? C'est encore plus beau qu'à Séville!

C'était exact! Cette prodigieuse menuiserie, œuvre de Berruguete et de Philippe de Bourgogne, aux confins de la Renaissance, est surmontée de figures d'albâtre des mêmes artistes, intercalées entre des colonnes de marbre et de jaspe. Au-dessus, de chaque côté, des buffets d'orgue, en bois sculpté et doré, braquent leurs trompettes-couleuvrines, selon la mode espagnole.

Le maître-autel, flanqué de ses deux chaires en bois doré, et son rétable défient toute description. Personnellement, je le répète encore ici, je préférerais une autre décoration plus sobre que celle de ces rétables surchargés de sculptures jusqu'à la voûte. Le goût y trouverait satisfaction. Nonobstant, subjugué, il faut admirer quand même, car il n'y a pas ici l'ostentation de la matière, mais celle de la richesse artistique dans ses plus hautes manifestations.

Derrière le rétable se trouve un entassement inouï de marbre blanc, d'or, de bronze, fouillés en vierges, en saints, en nuages, même en rayons solaires, sans que j'y aie vu, pour cela, plus clair pour

en démêler le sujet. Une chose que je n'ai pas vue, tout en la cherchant religieusement, c'est la pierre tombale portant une inscription funèbre que, d'après Théophile Gautier, je comptais découvrir à la voûte du *trascoro*. Cette inscription, à l'en croire, serait celle d'un noble Tolédan dont l'orgueil se révoltait à l'idée que sa tombe serait foulée aux pieds, par des gens de peu et d'extraction suspecte. « Je ne veux pas que des manants me passent sur le ventre, » aurait-il dit à son lit de mort ; et comme il laissait de grands biens à l'église, on aurait satisfait cet étrange caprice en logeant son corps dans la maçonnerie de la voûte, où personne, assurément, ne lui marchera dessus.

Le sacristain m'a affirmé que ce récit n'a pu être qu'une pure fantaisie. Théophile Gautier, comme les conteurs intéressants, a pu broder le canevas de son livre en l'ornant des fleurs fantaisistes de son éblouissante imagination. Il me paraît, toutefois, douteux qu'il ait inventé ce détail en s'autorisant de l'impunité que lui assurait la difficulté de vérifier son dire.

Il n'existe à la clef de voûte qu'une peinture représentant un cavalier avec un étendard à la main. L'historien de la cathédrale, M. Perro, sans expliquer pour quel motif elle a été si singulièrement placée, nous a appris qu'elle avait eu pour objet de reconnaître les services rendus par un noble, Don Esteban, à son roi. Mais, de sépulture au même

endroit et de pierre tombale, il n'est nullement question dans son volumineux ouvrage.

Malgré mon désir d'être bref, je ne puis omettre la grille merveilleuse du sanctuaire et son crucifix colossal. Cette grille a coûté soixante-cinq mille francs. Quel prix coûterait-elle aujourd'hui, en admettant que l'on trouvât des artistes capables de l'exécuter ? Tout le pourtour du chœur est couvert, sur toute sa hauteur, de scènes sculptées dont l'examen, à lui seul, exigerait une demi-journée.

Comme à Séville, cinq grandes nefs partagent l'église soutenue par quatre-vingt-huit piliers dont j'ai mesuré le tour. Leur assemblage de seize colonnettes a le même diamètre colossal que les piliers de Notre-Dame de Séville. Le monument mesure, en longueur totale, 120 mètres, sur 62 de largeur. Les chapelles, souvent grandes comme des églises, sont remarquables par les œuvres qu'elles renferment, par la somptuosité de leurs autels et, surtout, par les monuments de rois, d'infants et d'Espagnols illustres qu'elles contiennent. Tout en m'abstenant de consulter, à leur sujet, les notes que je n'ai pu me défendre de prendre sur place, je ferai exception pour l'une d'elles, la chapelle *Mozarabe*. Cette grande chapelle, située à l'angle Est, nous avait étrangement surpris par sa décoration historique plus guerrière que religieuse. Nous y avons été frappés, à première vue, par une peinture murale immense qui représente l'embarquement du cardinal

Ximenès pour l'Afrique, en 1509, et la prise d'Oran par ses troupes. Si la présence du cardinal à l'assaut d'une ville paraît étrange, elle serait, au contraire, toute naturelle, dans cette chapelle, sous un aspect moins guerrier, car il en fut le fondateur.

— Est-ce que vous ne resterez pas jusqu'à dimanche pour voir l'office mozarabe, nous dit le sacristain, en nous voyant regarder curieusement cette peinture ?

— Cela ne nous est pas possible, lui répondit mon compagnon. Si Paris, pour un protestant comme Henri IV, valait bien une messe, une messe, pour nous, même à Tolède, ne justifierait pas un retard de vingt-quatre heures à notre retour. D'ailleurs, que ce soit à un autel ou à un autre, la messe n'est-elle pas la même dans tout l'univers catholique ?

— Pardon ! il y existe au moins une exception, en pratique ici.

— Ah bah ! Je serais curieux d'en connaître l'explication ?

— C'est facile ; la voici :

Lors de l'invasion des Arabes, l'exercice du rite primitif fut autorisé par eux dans six églises de Tolède qui possédait alors, outre la cathédrale, deux collégiales, vingt-huit paroisses, quarante-huit couvents, vingt-trois hospices, vingt chapelles publiques, plus les oratoires et les chapelles privées. Les fidèles d'alors, mêlés aux Arabes convertis, furent

dénommés *Moskarabes* ou *Mozarabes*, c'est-à-dire : « Mêlés aux Arabes ». L'ancien rite avait été remplacé ailleurs, pendant ce temps, par le rite grégorien, de sorte que, lorsque les Arabes furent expulsés, le pape Ildefonse, voulant le généraliser, en prescrivit l'usage à Tolède. Le clergé tolédan, sous la pression populaire, s'y opposa. C'est alors, d'après la tradition, que le roi d'Espagne, Alphonse VI, pour trancher le différend selon les mœurs de l'Espagne, soumit aux épreuves du duel et du feu la lutte entre les deux liturgies. Le roi désigna le champion du missel romain et le peuple celui du missel gothique.

Après un valeureux combat, le sort se décida en faveur du dernier, en même temps que les flammes dévorèrent le missel grégorien et respectèrent son concurrent. La cause mozarabe avait donc triomphé. Le vieux rite conserva ses églises ; mais, peu à peu, les traditions et l'intelligence des textes s'amoindrisant, le cardinal Ximenès fit traduire les rituels et rechercher les vraies traditions du cérémonial à observer. En même temps, s'autorisant de sa popularité, il négocia une transaction entre la papauté et le clergé des six paroisses mozarabes. Aux termes de cette transaction, ce clergé s'obligea à venir, à tour de rôle, célébrer l'office, réglementé par le cardinal, dans la chapelle fondée, dans ce but par lui à la cathédrale. Il était stipulé, en outre, que l'office mozarabe et celui du chapitre seraient dits concu-

remment dans la même église. La cathédrale de Tolède est tellement vaste que chaque dimanche les prières romaines et les vieilles prières espagnoles s'y font entendre simultanément, sans que l'audition des unes nuise à celle des autres.

Je crois unique en Europe cette infraction orthodoxe à l'unité du rite catholique romain. C'est à ce titre qu'il m'a paru intéressant d'en détailler ici l'historique.

Nous nous demandions, dans la même chapelle, à quel maître de l'école italienne nous pouvions attribuer le grand tableau, de deux mètres sur un mètre et demi, qui représente, au-dessus de l'autel, « l'Immaculée Conception? » Un examen plus minutieux nous a permis de reconnaître que nous avions devant les yeux une mosaïque italienne d'une telle beauté et d'une telle finesse que nous l'avions prise pour de la peinture.

La sacristie suffirait, à elle seule, à justifier la renommée de richesse de la cathédrale. Ses murailles sont couvertes de délicates sculptures sur noyer ou chêne noir, et de tableaux des artistes nationaux les plus célèbres. Quant à la salle voisine qui contient le trésor, on croit entendre une description des mille et une nuits, dans un palais de fée, en écoutant l'énumération de ce que l'on contemple.

Pour en donner une faible idée, j'ai pris sur mon carnet quelques notes sur une seule pièce. C'est une pyramide d'orfèvrerie composée de statuette et d'or-

nements en vermeil, de *cing* à *six mètres de haut* et du poids de plus de *deux cents kilos*. Trois générations d'artistes allemands y ont, pendant *cent ans*, enchâssé les émaux, serti les diamants et les pierres précieuses qui y sont semées à profusion, y ont ciselé des œuvres d'art innombrables, enfin, ont assemblé, au moyen de 80,000 viroles, les 7,000 pièces qui la composent. J'ai encore pu incruster dans ma mémoire, malgré leur énormité, quatre statues en argent massif représentant les quatre parties du monde qui étaient seules connues à l'époque où ces statues ont été fondues et ciselées.

Quant au reste, nous ne l'avons qu'entrevu, et encore, grâce à un heureux hasard qui nous a fait confondre avec « la suite » d'un haut personnage muni d'une autorisation qui ne s'obtient que difficilement. Je me rappelle, un peu comme d'un rêve, une salle nommée, de par sa forme octogonale, l'*ochavo*. On la cite comme un des monuments les plus remarquables, et c'est justice. Le marbre, le porphyre, le jaspe, le bronze, encadrent, du sol à la voûte, des niches et des arcs remplis de cercueils d'argent, renfermant des corps de saints, de bustes, de croix, de statuettes, etc., en émail, en ivoire, en argent, en vermeil, en or; de reliquaires, de châsses, où les diamants et les pierres fines se confondent comme les étoiles dans la voie lactée.

Nous n'avions pas eu le temps, fascinés par cette vision, de reprendre nos sens, que nous étions

poussés dehors, peiné d'être entrés dans ce sanctuaire à cause de nos regrets cuisants d'en sortir trop tôt.

— Si l'on craint que le visiteur mette impunément sous son bras un cercueil d'argent ou une châsse en vermeil, pourquoi ne pas les abriter sous verre, dit l'un ?

— Quelle folie, fit un autre près de moi. Comprenez-vous qu'on ait pu enfouir et qu'on laisse dormir sans revenu un pareil capital, des richesses semblables ?

— Je le comprends d'autant mieux, lui répondis-je, que ce ne sont pas là des objets de commerce et qu'à supposer une collection de nababs assez riche pour les acheter, vous devriez, sans plus de justesse, leur appliquer votre même réflexion. Sans doute, continuai-je en remarquant sa surprise ; ces richesses n'ont-elles pas produit tout ce qu'elles pouvaient produire ? De nombreux artistes ont longtemps vécu du travail que vous avez vu... ou entrevu. Vous confondez le métal, qui ne représente qu'un mode d'échange, avec le capital qui est un des éléments essentiels de la production, comme vous confondez ce dernier avec des richesses qui sont d'une nature improductive de revenu.

— C'est d'autant plus exact, ajouta C..., qui nous entendait, que cet amoncellement de métaux précieux n'a coûté aux Espagnols que la peine de les extraire des mines du Mexique et du Pérou autrefois sous la suzeraineté des rois de Castille.

Deux peintures dans la nef m'ont laissé un souvenir particulier, non comme mérite d'exécution, mais comme singularité. L'une, au coin du sanctuaire, représente une sainte ou une reine à genoux. Le *trompe-l'œil* est d'une telle perfection que, de loin, on croit voir une statue. L'autre appelle forcément le regard par ses proportions gigantesques. C'est un saint Christophe qui n'a pas moins de treize à quatorze mètres de hauteur. Il est représenté, comme on le voit souvent en Espagne et aussi en Allemagne, portant l'enfant Jésus sur ses épaules et traversant un torrent. Je me rappelle même avoir vu semblable image colossale à Berne, sur la muraille extérieure d'une tour nommée *tour de Goliath*. J'ai cherché quelle corrélation il pouvait y avoir entre le nom de Goliath, à Berne, et celui de Christophe en Espagne et ailleurs. J'en ai trouvé l'explication dans la légende d'un saint Christophe qui n'a de commun que le nom avec le saint historique du calendrier, mais qui, en sa qualité de géant, a pu être baptisé Goliath en Suisse.

Ce géant, voulant servir le plus puissant roi de la terre, quitta le roi de Chanaan pour s'engager au service du diable, puis, le diable, pour passer au service du Christ dont la croix avait mis le diable en fuite. Sur le conseil d'un ermite, il se fit, par charité, passeur sur le bord d'un torrent. Un jour, se présenta, pour passer, un enfant qui pesa, sur les épaules du géant, d'un poids surprenant et lourd

comme le monde. « Ne t'en étonne pas, Christophe, dit l'enfant; tu portes, non-seulement le monde, mais son créateur, car je suis le Christ ». De là ce géant, rencontré en divers pays, traversant un torrent, un arbre à la main pour bâton et portant l'enfant, le globe terrestre dans ses bras. Cette légende a été appliquée à l'histoire de l'humanité passant du paganisme au christianisme et de la rive de la vie laborieuse aux rives éternelles de la vie future.

Le fléau du touriste dans les monuments publics, ce sont les obsessions insupportables des cicerones. Avant que j'aie eu le temps de contempler en paix mon saint Christophe, nous en avons deux sur les épaules, non pas deux saint Christophe, mais deux cicerones.

— *Señoras*, je vais vous conduire voir la pierre sur laquelle la Sainte Vierge a mis le pied dans la chapelle de la *descension*.

— Allez vous promener !

— *Caballeros* ! nous allons monter à la tour; vous y verrez la grosse cloche qui pèse 17,800 kilogrammes.

— *Basta! Basta!* Allez au diable !

Et l'importun, d'aller, non au diable, mais à un autre de notre groupe l'obséder de ses importunités. Le silence, en pareil cas, n'est pas un remède souverain; mais c'est encore le meilleur à pratiquer, celui auquel je recours obstinément, en faisant le sourd, et qui lasse le plus vite les gêneurs.

Aux cicerones succédèrent deux enfants de chœur en costume, mais, ceux-ci, pour nous demander l'aumône. Cette vilénie en pleine cathédrale eut le don de lasser ma patience. Si la sainteté du lieu n'y avait mis obstacle, j'eusse remplacé, par des arguments qui les auraient postérieurement touchés, mes reproches, qui les laissèrent insensibles, sur leur inconvenance.

Nous sortîmes, par l'admirable portail des Lions, de cette cathédrale, l'une des plus belles du monde, non seulement par la richesse sans égale de son mobilier et de sa décoration intérieure, mais encore par l'unité de style de son architecture ogivale.

D'autres mendiants nous attendaient à la porte; ceux-ci, du moins, étaient dans leur rôle et avec le costume de leur emploi. L'un d'eux, un grand gaillard de superbe mine, s'approcha en enlevant son vieux feutre garni de plumes de coq, avec l'allure délibérée d'un mousquetaire de Louis XIV; puis, il tendit la main vers moi. A son air souriant et aimable, j'aurais pu croire qu'il m'offrait de serrer la mienne, si son accoutrement ne m'avait révélé que j'avais affaire à un mendiant, un des plus beaux types, certes, de mendiant espagnol que nous eussions encore rencontré. Ses *Alpargatas* ne tenaient à ses pieds que par les lanières et les ficelles qui s'entrecroisaient artistement au-dessus de ses chevilles. Sa *Capa*, effilochée, rapiécetée de morceaux de toutes couleurs, était noblement jetée sur son épaule

gauche sous laquelle il ne manquait qu'une rapière pour compléter dignement le personnage. Lorsque j'eus mis dans sa main la première pièce de cuivre que mon gousset put me fournir, il s'éloigna en saluant poliment, mais fièrement.

Nous avions oublié l'incident, lorsque, plus d'une demi-heure après, traversant une petite place qui porte, comme le *Zocodover*, trois noms, au choix des habitants, nous ne fûmes pas peu surpris de revoir notre mendiant revenir à nous, nous accoster de nouveau et nous saluer avec non moins de cérémonial et de majesté que la première fois, mais avec une nuance qui dénotait que sa majesté était froissée.

— *Señor*, fit-il, la main étendue, avec une froide politesse (il daignait m'appeler; seigneur) je regrette de vous dire qu'il m'est impossible d'accepter votre monnaie; elle n'a pas cours!

Reprenant ma pièce qu'il me tendait, je la reconnus pour un dix centimes français.

— Agréez mes excuses pour votre dérangement, lui répondis-je avec tout le sérieux dont j'étais capable; et j'ajoutai, tout en réintégrant modestement ma monnaie dans ma poche; *desconsolado, Caballero, no tengo otro* (désolé, je n'en ai pas d'autre).

Sur ce, notre homme rejeta sa *capa* trouée sur son épaule, avec la désinvolture d'une reine de théâtre écartant d'un coup de pied sa traîne; puis, il s'éloigna d'un pas fier et mesuré, après l'échange d'un salut en règle.

— Tudieu ! quelle mine et quelle prestance !

— Serait-il né, ce Castillan, sur les marches d'un trône et non sur celles d'un monument public ?

— *Lo no se* ; en tous cas, il porte ses puces comme s'il portait le saint sacrement !

— Savez-vous qui je viens de saluer ?

— Dam ! un hidalgo déchu, ou dans la *dêche*, si vous l'aimez mieux. Tous ses pareils, d'ailleurs, ne sont-ils pas hidalgos... abréviation de *hijo de algo* (fils de quelque chose).

— Oui, plutôt que fils de leurs œuvres, puisqu'ils ne font rien. Eh ! bien, non ! Je viens de saluer, en ce mendiant, la personnification de l'Espagne : *misère et fierté* !

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalif
CONSEJERIA DE CULTURA

* * *

Après la cathédrale, notre seconde attraction fut l'Alcazar, qui aurait pu être la première, puisque lui seul pourrait suffire à la renommée de Tolède, si l'on en croit les vers des *Orientales* qui hantaient alors ma mémoire :

Le Douro coule à Zamore ;
Tolède a l'Alcazar maure ;
Séville a la Giralda,

J'aurais dû songer que si Alfred de Musset a, pour les besoins de la rime, introduit dans ses vers une

Andalouse à Barcelone, Victor Hugo, pour le même motif, avait pu faillir à l'exactitude. Loin de là : je m'attendais, sans méfiance, à une édition de luxe de l'alcazar de Séville, Tolède ayant « l'alcazar *maure* » comme « Séville a la Giralda ».

Parvenus en haut de la rue *Cuesta del Alcazar*, en vue des hautes murailles qui dominant toute la ville, nous nous trouvions, évidemment, devant les ruines d'un monument incendié.

— Cela vous étonne, me dit mon compagnon. Je vois que vous n'avez pas lu le guide, car il relate l'incendie dû à l'armée française, en 1809, du palais bâti par Charles-Quint.

— Comment ! bâti par Charles-Quint ? un Alcazar *maure* !... Je le tiens de Victor Hugo ! Le Douro...

— Dam ! il fallait bien rimer avec Zamore !

— Soit ; mais il fut brûlé en 1809 et l'orientale en faisait, en 1828, la gloire de Tolède...

— Une licence poétique, voilà tout ! Voyez plutôt Germond de Lavigne, édition 1859 ; « Il n'en reste aujourd'hui, dit-il, que les murailles indestructibles. » Croyez-moi, ne vous fiez jamais aux poètes !

Pendant ce colloque nous avons atteint les abords du monument, lesquels étaient encombrés d'un désordre de démolitions noircies, de poutres calcinées, de grilles, de balcons de fer tordus par le feu. Un brave homme était occupé à rassembler le fer d'un côté, le bois d'un autre.

— Ah ça ! ne me disiez-vous pas que l'incendie a eu lieu en 1809 ?

— Certainement !

— De sorte que ce brave homme déblaie... depuis 1809 ?

— Permettez ; je ne prétends pas que ce soit le même. En tous cas, il est seul, et un homme seul ne fait pas beaucoup de besogne.

— D'accord ! Ce qui est plus difficile à avaler que votre plaisanterie, par exemple, c'est qu'il se trouve parmi ces débris de 1809 des canons se chargeant *par la culasse*.

— Ça, c'est autre chose ; j'avoue maintenant que, moi aussi, j'y perds mon latin.

Quitte à y perdre mon peu d'espagnol, je tentai de me faire expliquer l'énigme par l'ouvrier *déblayeur*. Ma question, aidée d'un peu de pantomime, fut facilement saisie ; mais ce ne fut que laborieusement que je finis par comprendre que l'incendie était tout récent. Dans la nuit du 9 janvier précédent, à quatre heures du matin, le feu avait éclaté à la fois sur divers points, de telle sorte que tous secours furent inutiles.

« Personne n'avait péri, » ajoutait l'ouvrier, avec un air malicieux dont je ne pus, sur le moment, interpréter le sens. Le même soir, à l'hôtel, je pus obtenir, en français, des renseignements plus étendus, que je consignai sur mon calepin avec la provision de notes et d'observations dont je le bourrais chaque

jour : Le palais, reconstruit et plus splendide que jamais, ne rappelait le précédent que par une inscription patriotique relatant l'acte de vandalisme des Français en 1809. Il était affecté à l'École des jeunes officiers. Or, ceux-ci, pour se venger du refus d'une permission qu'ils avaient sollicitée pour une fête, (à Jaën, je crois) avaient, comme de simples communards, pétrolé leur école et l'avaient réduite en cendres. Je compris ainsi, que, malgré l'heure matinale « personne n'y avait péri! »

La punition générale encourue par le personnel des officiers eût pu entraîner de telles conséquences dans ce malheureux pays que l'on a paru croire à une cause fortuite et inconnue, et l'on s'est borné à assigner un autre local à l'École de guerre.

C'est avec un certain soulagement d'esprit que j'écoutai le récit de cet acte sauvage accompli, non plus en guerre par une soldatesque inconsciente, mais par l'élite de la nation, chez elle-même et pour un motif inavouable. Ce récit atténuait l'impression pénible que j'avais éprouvée en croyant voir dans ces ruines celles dont la plaque en question rappelait l'origine et dont l'inscription, désormais, n'osera plus reparaître.

Revenons à l'Alcazar. Après avoir parcouru la cour qu'entouraient trente-deux arcades et au milieu de laquelle Charles-Quint, sur son piédestal, contemplait encore l'anéantissement, complet cette fois, de son œuvre, j'ai voulu pénétrer jusqu'au

fond du monument. Le spectacle était tellement imposant dans son horreur que, sans égard aux cris de rappel inquiets de mes compagnons et aux *défensas de entrar* du gardien que je paraissais ne pas comprendre, j'allais de l'avant, poursuivi par lui au milieu des décombres.

Des corniches, des chapiteaux, délicatement fouillés, gisaient sur le sol en fragments détachés des frises que retenaient, dans leur chute, des balcons élégants de fer forgé, penchés, prêts à tomber à leur tour ;... et j'allais, j'allais toujours, courant à travers les trouées béantes, entre les colonnes chancelantes, enjambant les poutres branlantes, jusqu'à ce que je parvins au centre de ce qui fut la chapelle. Tout le luxe d'une décoration récente s'y trahissait par des panneaux que le feu avait respectés et sur lesquels on pouvait encore admirer de fort belles peintures sur fonds d'or. L'autel, resplendissant, avait échappé, lui aussi, au désastre de l'entourage. Il était visible que les incendiaires, imbus de fanatisme, comme ces brigands, leurs compatriotes, qui font un signe de croix avant d'assassiner, avaient voulu épargner leur chapelle. Leurs précautions avaient été si bien prises que les quatre tourelles d'angles du monument n'avaient plus, elles-mêmes, que leurs quatre murs.

Plus rien de cette façade qui était couverte d'arabesques sculptées ! Plus rien de cet escalier de marbre, une des plus belles œuvres de ce genre que

l'on connût! Plus rien enfin, que des murailles roussies, de ce merveilleux palais dont les écuries étaient tellement vastes qu'elles pouvaient renfermer plusieurs centaines de chevaux.

* * *

Au centre de cette dévastation je me trouvais sur le point le plus élevé de la ville, consolant, par la contemplation d'un immense panorama, mes regards attristés.

A mes pieds, le Tage, caché au fond de ses rives rocheuses. Au loin, au delà d'*Azucaia*, les monts de Tolède, dénudés, bleuissant à perte de vue en plein soleil, sous un ciel de ce bleu indigo qui paraît invraisemblable en peinture. Puis, dans l'intervalle, les vestiges du château de San Servando qu'habita l'immortel auteur de Don Quichotte, des ermitages, des couvents, des cimetières.....

Planant sur toute l'étendue de la ville, dominée par sa cathédrale comme par une énorme forteresse, je me rendais compte de la configuration bizarre de ses rues tortueuses, inspirée sans nul doute par des nécessités de défense. C'est en vain que j'ai cherché à y découvrir une seule ligne droite. Pareilles vues à vol d'oiseau ont, en Espagne, une gaieté de couleur lumineuse bien faite pour frapper l'étranger

Chez nous les toits d'ardoise luttent trop souvent de tristesse avec un ciel de plomb. Là-bas, où l'ardoise est inconnue, la tuile rouge, tuyautée comme une collerette et liserée de mortier blanc, rivalise d'éclat harmonieux avec l'azur limpide du ciel.

Pour se rendre compte de la prodigieuse agglomération des clochers, des tours et des tourelles amoncelés dans un espace aussi restreint, il est bon de savoir que Tolède, d'après son plan, renferme soixante-et-un couvents, oratoires et paroisses, soixante-seize édifices et monuments publics, plus, quelques douzaines d'autres, baptisés sur le plan : ex-collèges, ex-couvents, ex-hôpitaux. Je n'ai pas compris dans ce dénombrement les ponts à tourelles et les portes de ville, monumentales, encore moins les ruines et les « restes arabes et romains » enclavés dans l'enceinte.

Dans ce concert, les corps de cheminées n'ont pas à faire leur partie en saillie sur les toits, par l'heureux motif qu'en Espagne ils font partout défaut, ce qui me dispense de dire ici du mal des absents.

*
* *

Prétendre se diriger en un pareil labyrinthe serait pure aberration. Avant de prendre un cicerone pour se faire conduire aux points les plus dignes d'être